

EMUNA ELON

Une maison sur l'eau

ROMAN

« Un bijou. »
New York Times



EMUNA ELON

UNE MAISON SUR L'EAU

À la demande de son agent, le célèbre écrivain israélien Yoel Blum accepte de retourner à Amsterdam, sa ville natale, en dépit de la promesse faite à sa défunte mère. Alors qu'il visite le Musée historique juif, un film d'archives attire son attention : sur les images en noir et blanc qui montrent la vie de l'avant-guerre, il voit sa mère, souriant et portant dans ses bras un bébé qu'il ne reconnaît pas. Si cet enfant n'est ni sa sœur, ni lui, qui est-il ? Et pourquoi sa mère ne lui en a-t-elle jamais parlé ?

Bouleversé, Yoel décide de reconstituer pièce par pièce le passé de sa mère. À mesure qu'il se rapproche de la vérité, il en est sûr : cette femme incroyable deviendra le sujet de son prochain roman.

Dans ce récit inoubliable, Emuna Elon mêle habilement passé et présent pour tisser une histoire riche en rebondissements et en émotions.

**« Poignant. Un de ces livres
qui ne se laissent pas facilement oublier. »**

Le Figaro

Emuna Elon est une autrice israélienne, journaliste et militante pour les droits des femmes, qui a reçu plusieurs prix littéraires en Israël. Issue d'une famille de rabbins et d'intellectuels, elle a grandi entre Jérusalem et New York. *Une maison sur l'eau* est son premier roman traduit en français.

Traduit de l'hébreu par Katherine Werchowski

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-250-8



9 782385 292508

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

UNE MAISON SUR L'EAU

Édition originale israélienne parue sous le titre :

בית על מים רבים (*House on Endless Waters*)

Chez Kinneret, Zmora-Bitan, Dvir

© Emuna Elon, 2016

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction totale ou partielle, sous toute forme.

Publié avec l'accord d'Atria Books, a division of Simon & Schuster, Inc., New York

© Éditions Albin Michel, 2021

pour la traduction française

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-250-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Achévé d'imprimer en août 2024

par Novoprint

Dépôt légal : septembre 2024

Imprimé en Slovaquie



Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Emuna Elon

UNE MAISON
SUR L'EAU

Roman

*Traduit de l'hébreu
par Katherine Werchowski*

Albin Michel

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, personnages et événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

PREMIER CAHIER

Les uns après les autres, les gens s'engouffrent en un flot ininterrompu dans l'avion pour Amsterdam. Yoel approche du but quand soudain les passagers s'immobilisent : une femme en K-Way orange, plantée devant l'entrée du Boeing 737, refuse d'avancer. Les pensées de Yoel volent déjà vers le nouveau roman qu'il a décidé d'écrire et il se demande lequel de ses nouveaux personnages serait prêt à reconnaître l'angoisse existentielle qui étreint tout individu enfermé dans ce piège volant qu'on appelle un avion. Lequel d'entre eux en bloquerait l'entrée, démentant que tout va bien et profanant l'ordre sacro-saint qui nous fait obtempérer par hantise du chaos.

D'où Yoel se trouve, il ne voit que le dos de la femme, crispé à travers le coupe-vent. Au-delà des épaules des passagers arrêtés devant lui, il distingue les gouttes de sueur qui coulent sur sa nuque et derrière ses oreilles. Un frisson de nervosité commence à courir dans la file. Les gens jettent des

coups d'œil anxieux sur le numéro de leur carte d'embarquement, semblant s'agripper à ce bout de papier cartonné comme à la promesse du décollage imminent. Soudain, surgi de nulle part, un homme à l'uniforme flambant neuf, la chevelure grise, l'air assuré, se présente comme le chef de cabine et pose un bras paternel sur l'épaule de la passagère tétanisée. Tandis qu'il la conduit doucement sur le côté, l'avion continue de se remplir. En passant devant eux, Yoel l'entend lui dire : « Croyez-moi, à chaque vol il y a des voyageurs qui ont peur, et ça se passe très bien. Je vous promets qu'au moment du décollage, je viendrai vous tenir la main. »

Lorsqu'il est invité à l'étranger pour ses livres, Bat Ami et lui voyagent généralement en classe affaires, ce qui lui épargne le contact et le regard importuns de la foule. Comme cette fois il part seul, et surtout parce qu'il paie son billet de sa poche, il a dû se résigner à prendre la classe éco. Aussi ne lui reste-t-il plus qu'à se glisser sur son siège pour tenter de préserver autant que possible son intimité. Regarde devant toi et baisse les yeux, se dit-il, devant toi, vers le bas. Surtout pas vers le haut ni sur les côtés, tu pourrais croiser le regard d'un admirateur. Prends garde à ceux qui t'ont reconnu et qui vont tenter d'attirer ton attention : Tiens ! Mais c'est Yoel Blum ! Ou : Voilà cet écrivain... Ou encore : Tu vois l'homme à la casquette ? C'est ce type célèbre... Rappelle-moi déjà comment il s'appelle ?

Une semaine seulement s'est écoulée depuis son premier voyage à Amsterdam et la soirée organisée en son honneur par son agent hollandais, en présence de personnalités locales du monde des lettres

et des médias. Une semaine seulement depuis qu'il déambulait avec Bat Ami au milieu de la foule de ces hommes et femmes de haute taille dans la ville du vélo et des canaux, à la découverte des rues, des places, des palais et des musées. Lorsqu'ils étaient arrivés, éreintés et affamés, dans la maison cossue de l'agent, Apollolaan, dans le quartier sud de la vieille ville, ils avaient dû cependant se contenter de carottes et de concombres en bâtonnets : le buffet dressé sur la table était abondant et varié, mais ici comme ailleurs, lors des soirées à leur intention à travers le monde, leurs hôtes n'avaient manifestement pas songé un instant qu'il existait encore, en cette époque éclairée, des êtres civilisés observant les lois mosaïques et antiques de la casherout.

Au milieu de la soirée, on le pria de bien vouloir prendre place sur une chaise en bois sculpté au centre du salon, près du buffet marqueté de style flamand sur les étagères duquel étaient disposés des plats en porcelaine de Delft blanche à motifs bleus. L'immense et large fenêtre de la pièce donnait sur le canal aux reflets irisés. Assis en face de lui, les invités attendaient qu'il réponde à la question du maître de céans aux joues rubicondes sur la différence entre les écrivains israéliens de la génération du nouvel État et ceux – « comme M. Blum lui-même, et j'espère que vous accepterez qu'on vous appelle simplement Yoel » – de la vague israélienne contemporaine.

« On ne peut occulter le passé, commença-t-il dans un anglais impeccable, réponse qu'invariablement il donnait à cette question inéluctable, tout en croisant les jambes et en fixant d'un regard affable son public changeant selon les continents et les pays. Il me semble qu'il est impossible d'écrire de

la littérature israélienne sans considérer de façon directe ou indirecte que cet État, dont le rivage est perpétuellement léché par des vagues anciennes et nouvelles, est la cristallisation de différentes strates historiques. »

Des visages attentifs l'approuvèrent avec empathie et compréhension.

Des visages attentifs l'approuvent toujours avec empathie et compréhension.

« Cependant (et là il avait insisté dans un sensible crescendo), les écrivains israéliens contemporains sont avant tout des écrivains de leur temps. Moi-même j'espère que mon écriture ne trempe pas dans le marais du passé mais qu'elle transporte mon âme, comme celle de mes lecteurs, vers le présent et le futur. »

Le dialogue se poursuivit. Les Hollandais lui demandèrent, comme toujours et où qu'il se trouve, si les personnages qui peuplaient ses livres étaient typiquement israéliens. Il répondit, ce qu'en tout lieu, invariablement, il répondait, qu'à ses yeux ses personnages étaient universels.

Il s'était un instant demandé s'il allait déroger à son habitude et raconter, précisément devant ce public, à quelle rigueur il devait s'astreindre pour doter ses protagonistes d'une valeur universelle. Pour saisir dans chaque mouvement ceux passés et à venir. Pour traduire le cœur des choses, le cœur intrinsèque des choses.

« Comme c'est le cas pour n'importe quel auteur, poursuivit-il, comme il le ressassait devant chaque nouvel auditoire, mes personnages évoluent et agissent dans un environnement qui m'est familier. En tant qu'auteur vivant dans la réalité israélienne,

il me semble naturel d'y faire vivre mes personnages. Néanmoins les histoires que je raconte parlent de l'homme qui, où qu'il se trouve, respire, aime, est en proie à la nostalgie... »

Les joues de son agent s'empourprèrent davantage lorsqu'il lut devant ses hôtes un extrait de la rubrique littéraire du *New York Times* : « Rien d'étonnant à ce que les ouvrages de Yoel Blum aient déjà été traduits en plus de vingt langues et qu'ils aient été couronnés des prix littéraires les plus prestigieux. Yoel Blum est un magicien qui, d'un coup de baguette, transforme chaque anecdote humaine, la transfigure, faisant s'y refléter l'histoire intime de chaque lecteur. »

Et, devenu cramoisi jusqu'aux oreilles, il continua sa lecture : « Lorsque vous prenez entre les mains un roman de Yoel Blum, vous pouvez être certain que va vous être révélé votre plus profond secret, secret enfoui au fond de vous-même et que jusqu'alors vous ignoriez. »

Il y eut d'autres questions attendues, inévitables – et Yoel sentit que la soirée touchait à sa fin –, quand soudain un homme qu'on lui avait présenté comme un journaliste local du nom de Neuemark, ou peut-être Neueberg, intervint : « Si je ne me trompe, l'interpella-t-il de sa chaise à l'extrême droite du cercle des invités, si je ne me trompe pas, monsieur Blum, vous êtes vous-même né ici, à Amsterdam ? »

Stupeur dans l'assemblée. Yoel lui-même demeura interdit car, autant qu'il s'en souvienne, cette information ne figurait dans aucune de ses biographies officielles.

Il tenta de se rappeler le nom de ce journaliste. Neueshtet ? Neueman ? Était-il juif ?

Ce faisant, il s'entendit répondre calmement :
« Ce fait est exact, c'est-à-dire que sur le plan technique je suis effectivement né à Amsterdam. Mais ma famille a émigré en Israël alors que j'étais bébé, aussi me suis-je toujours considéré comme natif d'Israël. »

Puis il réussit à détourner la conversation vers l'histoire collective de son pays, et enfin à énoncer quelques généralités sur la littérature hébraïque au fil du temps. Mais l'énigme de son origine hollandaise, une fois soulevée, continuait d'occuper tous les esprits. Yoel se demandait si ses auditeurs auraient souhaité plus de détails biographiques que ceux divulgués par ce Neuehoz ou Neuefeld – à savoir qu'il était un écrivain israélien célèbre, issu d'une vieille famille juive d'Amsterdam, déraciné à la suite des événements de la Seconde Guerre mondiale. Mais ils étaient loin de s'imaginer que l'homme de lettres israélien lui-même n'en savait pas davantage.

2

Il voyage plusieurs fois par an dans les pays où sont publiés ses livres. Mais jusqu'à la semaine précédente, il ne s'était encore jamais rendu à Amsterdam, ni pour la première ni pour la deuxième traduction d'un de ses ouvrages en néerlandais. Quand il a appris que son troisième roman paraîtrait aux Pays-Bas au début de l'automne, son agent, Tsvika, a décrété que cette fois il n'avait pas le choix : il devait y aller pour en faire la promotion avant sa sortie. « Envoie-moi où bon te semble, lui a rétorqué Yoel, où tu veux, mais pas à Amsterdam. Je refuse catégoriquement. » Pour une fois, son agent n'avait pas cédé : « Impossible d'ignorer cette publication, impossible de mépriser ainsi tes lecteurs », s'était-il insurgé. Quand il en avait parlé à Bat Ami, celle-ci avait elle aussi affirmé qu'il ne pouvait refuser davantage. Elle avait décidé qu'ils s'y rendraient ensemble. « Nous n'y resterons que très peu de temps », lui avait-elle promis.

Il avait tenté de protester : « Ma mère, avait-il argumenté, a exigé que jamais je ne foule le sol d'Amsterdam.

— Ta mère est morte, Yoel. »

Ses mots l'avaient frappé de plein fouet comme si l'événement venait tout juste de se produire.

Et cependant, sa mère ne l'avait-elle pas abandonné bien avant d'avoir déserté ce bas monde ? Petit à petit, elle avait perdu la raison jusqu'à ce que son âme égarée quitte son enveloppe corporelle. Progressivement, elle avait perdu le contact avec la réalité, les liens qui l'y rattachaient s'étaient peu à peu distendus, effilochés, défaits, rompus. Comme lorsqu'il était enfant et qu'elle lui avait appris à nager. Debout dans la piscine municipale, là où on avait pied, elle le maintenait au-dessus de l'eau, ses mains vigoureuses sous son ventre et son torse, tandis que ses jambes chétives se tendaient et se pliaient au gré des consignes maternelles. Puis, millimètre après millimètre, insensiblement, elle avait retiré ses grandes mains. Elle les avait détachées lentement, très lentement, pour les croiser devant elle, se tenant alors près de lui sans plus le toucher. La première fois qu'il s'était aperçu qu'elle ne le tenait plus, qu'en réalité il nageait tout seul, il avait été pris de panique, avait perdu l'équilibre, battu des pieds, remuant en tous sens jusqu'à s'enfoncer dans l'eau. Il avait tellement bu la tasse qu'il avait cru mourir.

Son premier voyage dans sa ville de naissance le vit tourmenté par le remords d'avoir cédé : « J'aurais dû tenir bon et dire non, gémissait-il à Bat Ami dans

le taxi qui devait les conduire de Jérusalem à l'aéroport. Ma mère m'avait pourtant demandé si peu de choses. J'aurais dû respecter sa volonté.

— De quoi avait-elle donc si peur ? s'étonna Bat Ami.

— Que veux-tu dire ?

— Pourquoi ne voulait-elle pas que tu retournes à Amsterdam ? Que craignait-elle que tu y découvres ?

— Rien, que peut-il bien rester après tant d'années ? Elle voulait que ni moi ni Néti n'ayons le moindre lien avec l'endroit où elle avait perdu mon père, ses parents, ses frères, en fin de compte avec l'existence qu'elle avait pu mener là-bas. Voilà tout. »

Au carrefour de Ben Shemen, il se rappela avoir laissé à la maison la pochette contenant ses phylactères et décida aussitôt de tout annuler. « Que j'aie oublié mes phylactères est le signe évident que je dois renoncer à ce voyage, expliqua-t-il, furieux, à Bat Ami tout en demandant au chauffeur de les ramener à Jérusalem. Les phylactères d'un Juif pieux sont son identité et l'accompagnent dans tous ses déplacements. Jamais, jusqu'à ce dernier voyage superflu et sacrilège, il ne m'était arrivé de les oublier. »

Au prix de nombreux efforts, Bat Ami parvint à le calmer. « Nous ne sommes pas dans une nouvelle de Samuel Joseph Agnon, lui chuchota-t-elle, et tu n'as pas encore perdu ton identité. » Selon ses instructions précises, le conducteur poursuivit sa route en direction de l'aéroport, tout en téléphonant à la centrale des taxis pour envoyer un autre chauffeur à Jérusalem à l'adresse de l'écrivain afin de demander la clef à la sœur de Bat Ami qui habitait

au rez-de-chaussée, de prendre les phylactères dans l'appartement et de les rapporter à Ben-Gourion aussi vite que possible. Bat Ami, une fois à l'aéroport, garda le téléphone collé à l'oreille tandis qu'ils se dirigeaient avec leur valise vers le terminal, passaient l'enregistrement et les formalités de sécurité, pour guider le coursier-transporteur des précieux phylactères tout au long des étapes de sa complexe mission. Mission finalement couronnée de succès : le chauffeur annonça son arrivée avec l'étui de velours brodé à l'extérieur de l'aérogare. Elle courut à sa rencontre et le paya généreusement pendant que Yoel l'attendait à la porte d'embarquement, l'estomac noué par l'angoisse.

Ses premiers souvenirs d'enfance précis remontent au jardin d'enfants à Netanya. En grandissant, quand il demandait à sa mère ce qui avait précédé cette période, celle-ci détournait toujours le regard, faisait mine d'être occupée à une tâche indispensable et urgente, et déclarait d'une voix forte et claire : « Rien ne sert de remuer le passé, depuis l'eau a coulé sous les ponts. »

Plus d'une fois il avait fait part de son désir d'en savoir davantage sur son lieu de naissance, mais sa mère lui répondit chaque fois que lorsqu'on émigrerait bébé en Israël, on était israélien : « Tu es né ici en quelque sorte, Yoel », affirmait-elle invariablement.

Quant à Néti, sa sœur aînée, elle lui avait expliqué qu'il en était ainsi des Hollandais : « Ils ne parlent pas de ce dont ils ne doivent pas parler, ils n'évoquent jamais le passé. Et en règle générale, avait-elle ajouté avec ce sérieux qui la caractérise aujourd'hui encore, il n'est pas simple d'être hollandais. »

Pour tenter de détendre l'atmosphère lors de cette soirée chez son éditeur, il offrit à son auditoire, au dessert, une histoire qu'il aimait glisser dans ses conférences à l'étranger : « Dieu convoque les représentants des trois grandes religions et leur annonce que dans quarante-huit heures le monde va être en proie au déluge. Les trois hommes s'empres- sent de rassembler leurs fidèles, qui à l'église, qui à la mosquée et qui à la synagogue pour les préparer à l'inéluctable. L'évêque interpelle ses ouailles et leur enjoint de faire pénitence afin de se préparer à la mort. L'imam tient des propos similaires devant un public nombreux et fervent. Quant au rabbin qui monte sur l'estrade au milieu de la synagogue, il frappe du poing sur la table et proclame : "Nous avons quarante-huit heures pour apprendre, nous Juifs, comment vivre sous l'eau !" »

« Sache que c'est une blague antisémite, lui murmura Bat Ami un peu plus tard, pelotonnée sous les draps de leur chambre d'hôtel. Les goys à qui tu la racontes rient à gorge déployée et les Juifs à en pleurer. » Et elle s'endormit aussitôt. Yoel se sentait épuisé lui aussi, exténué comme s'il arpentait depuis la nuit des temps les canaux d'Amsterdam.

Et une semaine n'est pas passée depuis cette soirée que déjà il retourne à Amsterdam. Il compte mettre en chantier son nouveau roman, dont le sujet lui est apparu entre les deux voyages.

Il est empli de craintes à l'idée de séjourner longuement sur cette terre natale qui lui est étrangère – et c'est un euphémisme.

Dire qu'il doute de sa capacité à collecter la matière nécessaire à ses notes pour trouver ensuite la force de rentrer chez lui et de transformer tout cela en livre est aussi un euphémisme.

Mais une voix lui souffle que si tout cela réussit, cet ouvrage sera celui de sa vie : le roman pour lequel en réalité il est devenu écrivain.

Cette fois Yoel part seul à Amsterdam, et tout ce qu'il y fera ou non dépendra exclusivement de lui. Mais lors de sa première visite dans la ville interdite, il avait été saisi d'une angoisse terrible à l'idée d'avoir osé profaner l'injonction maternelle. Bat Ami avait

dû lui tenir la main comme à un enfant perdu pour le conduire là où bon lui semblait.

Ils logeaient à l'hôtel de Paris aux frais de leurs hôtes, dans un de ces nombreux petits établissements coquets disséminés à travers le centre animé autour de la place Leidse, et Bat Ami disait qu'elle n'était jamais descendue dans un lieu aussi charmant. Depuis leur atterrissage à l'aéroport de Schiphol, elle ne cessait de s'extasier et de se montrer impressionnée par l'architecture pittoresque d'Amsterdam, la magie des canaux, des ponts, des avenues et des bâtiments, par la variété des couleurs et des formes, et bien évidemment par ses habitants, ces géants à l'air avenant qui circulaient librement à vélo.

Yoel, lui, ne comprenait pas comment s'orienter dans cette ville étrange dotée de quatre canaux principaux concentriques. Par exemple le canal de l'Empereur, qui commençait à la limite occidentale d'Amsterdam et s'achevait après avoir tracé un demi-cercle à sa limite orientale : devant le panneau indiquant « Keizersgracht », on savait qu'on se trouvait au bord de ce canal, mais on ne pouvait deviner si on était au centre, à l'ouest ou à l'est de la ville.

Malgré cela, Bat Ami avait aussitôt appris à s'orienter avec assurance dans ces bandes de terre labyrinthiques tout en louant l'esprit de liberté qui régnait partout, et même en s'émerveillant devant ce piège à touristes qu'était le marché aux fleurs flottant ou devant les escaliers étonnamment raides et mortellement dangereux des différentes bâtisses.

« C'est à cause de l'eau que les escaliers sont si raides, lui expliqua-t-elle d'après ce qu'elle avait lu dans son *Guide à l'intention du touriste israélien* qu'elle

ne lâchait plus. D'abord pour exploiter au mieux l'espace au sol, une denrée rare, ensuite pour pouvoir s'enfuir en cas d'inondation. »

Elle lui raconta également les yeux brillants qu'en raison de l'étroitesse et de la forte inclinaison des marches, les Hollandais faisaient entrer ou sortir de chez eux leurs meubles et autres charges lourdes au moyen de grues. Dans le passé on utilisait des poulies, précisa-t-elle en lui montrant au hasard un alignement de maisons, et Yoel aperçut le gros crochet qui saillait sur les poutres apparentes des pignons.

Elle était également séduite par l'habitude, douteuse pour ce qui le concernait, de laisser les grandes fenêtres des maisons exposées à tous les regards, renonçant ainsi à toute intimité derrière des volets ou des rideaux. Cet exhibitionnisme le choquait profondément, mais Bat Ami semblait si heureuse, n'arrêtant pas de s'exclamer : « Regarde ! Regarde ça ! Regarde ! », « Regarde comme rien n'a changé ici à Amsterdam depuis l'âge d'or hollandais ! », « Nous sommes passés par tant de choses, nous les Juifs, et tout ce temps, ces bâtiments, ces rues, cette eau et ces gens sont restés inchangés ! » Jusque dans le hall de l'hôtel où elle lui chuchota, « Regarde cet homme, par exemple, tandis que le vieux réceptionniste en cravate leur tendait la clef de leur chambre au-dessus du comptoir encombré de sabots hollandais, de moulins à vent miniatures et de photographies de voiliers : je suis prête à parier qu'il n'a pas quitté sa place depuis Philippe le Bon. »

Il semble que durant leurs pérégrinations à l'étranger Bat Ami fasse montre de plus de légèreté qu'en

Israël. Tant de charges lui incombent chez elle, entre les affaires familiales, la maison, l'État d'Israël et les êtres humains en général. Mais dès que l'avion quitte la piste de l'aéroport Ben-Gourion, Bat Ami largue les amarres, s'affranchit du poids du monde. Chaque fois, elle laisse sciemment le lourd jeu de clefs qui l'accompagne partout en Israël – mais pas son grand sac à main ni son téléphone portable. Il est clair qu'elle se sent plus légère quand elle se retrouve sans son porte-clefs argenté en forme de main de Fatma où est gravé le patronyme familial, et dont le volumineux trousseau à l'incessant cliquetis comporte, entre autres, les clefs de leur appartement, de la réserve, du jardin, de l'accès au toit de la maison, de la boîte aux lettres, du local du chauffe-eau, de sa voiture à elle et de celle de Yoel, le double de l'appartement de son frère, de ses sœurs, de chacun de leurs trois filles, ainsi que d'autres jeux de grande et de petite taille dont elle est seule à savoir à quelle serrure ils correspondent.

Le lendemain de la soirée littéraire chez son agent hollandais, entre un saut aux musées de l'autre côté de l'Amstel et une visite éclair planifiée à la maison de Rembrandt et au marché aux puces, Bat Ami décida qu'ils ne pouvaient pas traverser le vieux quartier juif sans jeter aussi un coup d'œil au Musée historique juif. Ainsi Yoel se retrouva-t-il dans une salle obscure où étaient exposés pêle-mêle, dans des vitrines, des boîtiers de mezouzas arrachés, un vieil écriteau en bois proclamant en lettres noires : « Interdit aux Juifs », d'anciennes photographies, des documents et divers objets hétéroclites. Il songea qu'il valait mieux qu'il s'en aille. Qu'il fallait qu'il respecte la mémoire de sa mère qui s'était toujours opposée à ce qu'il soit témoin de tous ces événements. Tout à coup, Bat Ami ne fut plus à côté de lui. Paniqué, il finit par apercevoir sa silhouette dans la lumière tamisée de la pièce : elle était assise, immobile, sur un banc.

Il se fraya un chemin jusqu'à elle, entre les visiteurs qui déambulaient en silence, contournant un groupe de jeunes Hollandais qui entouraient leur professeur. Bat Ami semblait ne pas l'avoir vu, et lorsqu'il effleura son épaule, elle lui fit signe avec une émotion contenue, sans lever les yeux, de venir s'installer auprès d'elle. Yoel s'exécuta et comprit qu'elle était absorbée par la projection d'extraits de vieux films en noir et blanc sur le mur d'en face.

Comment ces images muettes pouvaient-elles hypnotiser son épouse de la sorte ? s'interrogeait Yoel. On y voyait des gens qui faisaient la fête à l'occasion d'un mariage, se souriaient et se faisaient trois bises : l'une sur la joue droite, l'autre sur la gauche, puis à nouveau sur la droite. Les hommes, tête nue, les cheveux gominés, portaient des smokings, les femmes, magnifiquement coiffées, étaient vêtues d'élégantes robes du soir.

Bat Ami ne bougeait pas, les yeux rivés sur l'écran, et sentant sur elle le regard de son époux, elle lui adressa en silence un signe pressant : qu'il regarde donc le film au mur ! Il vit alors un marié et une mariée avec, au second plan, zoomés, les parents de l'un et de l'autre, puis les demoiselles d'honneur derrière la mariée qui avançaient en portant solennellement la longue traîne de sa robe. Apparut ensuite l'image d'une femme qui tentait de faire sourire le bébé qu'elle avait dans les bras, une petite fille qui désignait la caméra, indifférente ; celle de deux jeunes garçons arborant fièrement un nœud papillon et qui agitaient la main vers l'objectif. Bat Ami lui prit alors le bras. Aux garçons succéda une jeune famille : un homme et une femme, dans les bras de celui-ci une fillette, dans ceux de la femme

un bébé. Leur apparition avait été fugace, mais même brièvement, Yoel avait eu le temps de voir que cette femme était sa mère : sa mère dans sa jeunesse, celle d'avant le temps de ses propres souvenirs. Il cessa de respirer.

« Attends, c'est projeté en boucle, on va tout revoir », lui chuchota Bat Ami en desserrant son étreinte et en traçant du doigt un cercle imaginaire. Yoel acquiesça en avalant sa salive, car en dehors de cette histoire de boucle il n'avait rien saisi.

Yoel et Bat Ami regardèrent l'un après l'autre les extraits de cette ancienne cérémonie. Ils restèrent immobiles une bonne heure, sur le banc au centre de la pièce, à voir défiler le marié, la mariée, leurs parents, heureux et inquiets à la fois, les jeunes filles portant cérémonieusement la traîne, la main de la femme soulevant la toute petite fille en direction de la caméra, le salut des deux garçons, mine réjouie avec nœuds papillons, puis – Voilà ! se dit Yoel. Maintenant, sois attentif ! Et il observa avec la plus extrême attention : il n'y avait pas l'ombre d'un doute, fût-ce à la vingtième ou à la trentième fois, dans ce laps de temps très court, il reconnaissait sa mère. L'image était floue, mais c'était incontestablement sa haute taille, ses grandes mains, sa façon de se tenir, et ce large visage de paysanne, c'était celui, tant aimé, de sa mère, filmé de face ou de profil, tandis qu'elle se tournait vers la droite et souriait à son mari, c'est-à-dire à son père. Yoel était bébé quand celui-ci avait été arrêté, et toutes les photographies de cette époque avaient été perdues, de même que tout ce qu'ils possédaient, mais au vu de l'adoration avec laquelle sa mère le couvait discrètement du regard, il était convaincu que cet homme plus petit qu'elle, aux traits fins et portant lunettes, était son père.

La petite fille que l'homme tenait dans ses bras était Néti, et de cela il était certain : ses traits, son expression, tout. Mais qui donc pouvait être le bébé ? se demanda-t-il. Qui donc était ce bébé inconnu que sa mère serrait dans ses bras ?

« Ce bébé c'est forcément toi, lui murmura Bat Ami, comme si elle avait entendu sa question.

— Mais non !

— Qu'en sais-tu ?

— Ce n'est pas moi. Regarde la forme de sa tête, ses yeux, ses cheveux. Ce n'est pas moi.

— Alors peut-être..., avança-t-elle après la nouvelle et fugace apparition des différents protagonistes qui peuplaient ces séquences successives, peut-être que juste au moment où ils ont été filmés, elle avait dans les bras le bébé de quelqu'un d'autre ? »

Yoel aurait aimé adopter ce point de vue. Si seulement il avait pu se convaincre de cette éventualité. Même sur cette image fugitive, il avait cependant pu entrevoir que sa mère serrait contre elle ce bébé anonyme comme seules les mères étreignent leur enfant. Impossible en outre de ne pas remarquer à quel point le bébé ressemblait à sa mère : il avait hérité de ses larges pommettes et de ses yeux clairs aux coins légèrement tombants. En revanche, il n'y avait pas l'ombre d'une ressemblance entre le visage de cet enfant et le sien sur les différents clichés de son enfance après leur arrivée en Israël, et dont sa mère avait recouvert les pages noires et rugueuses de l'album de photos posé sur le buffet du salon de leur appartement de Netanya.

Ils n'étaient pas plutôt revenus du Musée juif dans leur chambre d'hôtel qu'il prenait son téléphone portable pour chercher le numéro de Néti. En fixant